

14 MYRTHO

ETE 2023



**En ce qui passe  
est l'éternel**

**Jean-Vincent  
Verdonnet**

# SOUS LE SIGNE DE JEAN VINCENT VERDONNET

Une aile à regret dans le soir  
est venue frôler l'herbe rase  
où l'espoir a joué  
ses mazots ses gentianes

Seule émiette une girouette  
son pain dur  
aux galets d'une cour

Mais demain  
à l'appel des pierriers  
l'aube aux aires peut renaître  
et les bouleaux iront  
aux doigts de la rivière  
brûler un encens vert

*J. V. Verdonnet*

*Jean-Vincent Verdonnet est né le 19 avril 1923 à  
Bossey ( Haute-Savoie).  
2023 est donc l'année de son centenaire.  
Ce numéro de Myrtho lui est dédié.*

*Marcel Maillet*

# EDITO

*Hommage à Jean-Vincent Verdonnet...  
hommage au poète...  
aux poètes.*

*J'ai choisi de le faire en commentant quelques réflexions tirées du dernier livre de Cassingena-Trévedy : « Propos d'altitude » paru en octobre dernier chez Albin Michel.*

*Frère Cassingena Trévedy fut moine à l'abbaye de Ligugé, celle qui en son temps accueillit François Rabelais. Il est actuellement ermite dans les montagnes du Cantal.*

\*\*\*

**La poésie développe en nous son espace par accrescences infimes : toute beauté saluée conduit sur le seuil d'une autre beauté. L'on ne peut être poète que quotidiennement, avec tout ce que cela signifie de grâce et d'exercice. ( p. 86 )**

*« L'on ne peut être poète que quotidiennement. » On n'est pas poète à temps partiel ; on ne devient pas poète chaque fois qu'on s'installe à sa table pour écrire.*

*La démarche poétique suppose une attention constante au monde qui nous entoure, une ouverture à l'univers visible et invisible ; le poète n'écrit guère sur commande ou s'il le fait, il est peu probable que l'œuvre atteigne une véritable plénitude ; elle restera passagère et probablement, à quelques exceptions près, perdra rapidement l'essentiel de son intérêt. L'œuvre poétique, même si elle est courte, même si elle jaillit d'un coup, suppose une longue période de maturation, parfois plusieurs années.*

\*

**De l'écriture comme voie de sainteté – il peut y avoir tout l'exercice d'une vertu cardinale – la justice – dans ce soin que l'on met à ne rien dire qui ne soit exact, et dans celui que l'on met, de surcroît, à chercher longtemps les mots exacts pour le dire. ( p . 82 )**

*S'agissant du choix des mots, je ne parlerais pas de « justice » ; je lui préférerais le terme de « justesse », plus simple et dépourvu de toute connotation vertueuse. Il n'en reste pas moins que le poète cherche - doit chercher - le mot juste. C'est un travail difficile, mais qui donne à l'écriture tout son prix ; c'est aussi un plaisir !*

*Certains cherchent à « faire joli » ; c'est, je crois, une erreur. Le joli s'il n'est pas vrai risque de n'être qu'un brillant factice. La recherche du mot juste me paraît plus difficile en poésie qu'en prose. Le prosateur ne se soucie que du sens : le mot doit correspondre à ce qu'il veut exprimer ; la préoccupation est la même pour le poète, mais il doit veiller également à ce que les sonorités et la mesure du mot – le nombre de syllabes – s'accordent avec la tonalité et le rythme de la phrase, qui, eux aussi, doivent correspondre au sentiment exprimé.*

\*

**Chercher le mot propre est un exercice de piété : l'on peut y consacrer une vie entière. C'est par l'hommage d'une nomination exacte que commence la religion du réel, sans laquelle toute autre religion ne serait que désinvolture. ( p. 202 )**

*Cassingena Trévedy est religieux et, dans ce paragraphe comme dans le précédent, le champ lexical des mots utilisés relève de la religion ; cela peut surprendre, mais il est vrai que, dans la lente maturation d'une œuvre poétique, il y a une démarche spirituelle, une méditation, une ruminantion proche de celle que cultive sans doute le moine ou l'ermite – pas le prêtre, trop actif, trop impliqué dans le temporel.*

\*

**Le poète confectionne son poème comme l'enfant confectionne un bateau. Tout simplement pour qu'il parte, pour qu'il marche, pour qu'il aille à la bonne fortune de mer. Lors même que l'esquif n'aurait d'autre cargaison que l'expression du désespoir, il a toujours pour voile un acte de foi . ( p 197 )**

*La dernière phrase me rappelle le vers de Musset : « Les chants désespérés sont les chants les plus beaux. »*

\*

**Plus que maintes idées reçues, plus que maintes idées apprises, plus que les convictions nécessairement embrassées, les paysages – quelques paysages – sont les véritables idées directrices de notre vie : les horizons aimés ont l'attrait d'un aimant.**

*Le paysage est un élément essentiel de la poésie de Verdonnet ( voir ci-après La rubrique « mes poètes de cœur » ) .*

*Je ne sais si les paysages ont été « les véritables idées directrices de sa vie » mais ils ont, sans conteste, constitué les forces vives de sa poésie.*

\*

**Soit qu'on le vénère, soit qu'on le méprise, et non sans qu'il ait donné lui-même matière à pareilles imaginations, l'on a fait depuis longtemps du poète un malade. Il y a là erreur : de tous les êtres, c'est le mieux portant.**

*Cette affirmation me plaît. Je ne la commente pas !... si ce n'est pour remarquer qu'elle est totale contradiction avec l'affirmation de Rimbaud pour qui « le poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens » et par là « devient entre tous le grand malade, le grand criminel, le grand maudit, - et le suprême Savant » ( lettre à Demeny du 15 mai 1871)*

*...à moins que la maladie ne soit la réelle mieux-portance ! Ce serait paradoxal, mais...*

**Marcel Maillet**

# LES PAGES CLASSIQUES

Car en dépit de tout ce qui s'insurge autour de nous et en nous pour l'offusquer, la nier, voire la détruire, il n'est qu'une seule étoile polaire susceptible d'organiser cet ensemble provisoire et d'orienter notre navigation à l'estime, et cette étoile inaltérable est la beauté.

François Cassingena Trévedy





















## *Beaux jours*

Pour la beauté du corps humain, hurrah !

Condamné à l'immobilité, j'ai suivi sur petit écran les différentes phases des compétitions olympiques. Le corps délabré, ne croyez pas que j'en ai tiré amertume, envie ou tristesse. Tout au contraire, un sentiment de joyeuse fraternité m'a saisi. Un malade ne jalouse pas les hommes et les femmes dans la plénitude de leur santé et de leur vigueur. Tout au contraire, il s'en réjouit et s'en exalte.

Comment ne pas admirer les coureurs abyssins dans les dix mille mètres, broussards des hauts plateaux au cuir noir et luisant, souples, acharnés, grands seigneurs d'une Afrique trop longtemps humiliée ? Et que dire de ces nageurs scandinaves, de leur splendeur tranquille ? Je les ai imaginés dans leur pays, brassant l'eau claire des lacs. Elle n'était pas moins belle cette jeune italienne\*, à l'épreuve du saut en hauteur, féline, élastique, franchissant d'un coup de rein imparable la barre vertigineuse, sur le dos, comme dans le vol d'un oiseau rieur. Splendeur, énergie, harmonie ! J'ai moins apprécié les avantageuses Prussiennes\* engagées dans le lancer du poids. Quels monuments ! Des portes de Brandebourg...

Il me semble que le véritable olympisme ne peut se passer d'une certaine esthétique . A cet égard, certains haltérophiles m'ont paru indécents. Si le sport doit conduire à une telle exposition de barbaque, autant aller à la boucherie du coin admirer des quartiers de charolais.

Ce ne furent là que les quelques fausses notes d'un concert admirable.

Oui, pour la beauté du corps humain, hurrah !

8-VIII-80

*Xavier Grall      dans Les vents m'ont dit*

*\* j'ai plaisir à savoir que j'ai partagé avec Xavier Grall la même émotion esthétique en voyant évoluer Sara Simeoni, championne olympique de saut en hauteur ; dans mon for intérieur je l'appelais « la Simeoni », comme on dit « la Callas », l'unique.*

*D'autres championnes possédaient la même grâce, aérienne, quasi surnaturelle : les patineuses Katarina Witt et Irina Moïseïeva – un oiseau sur la glace, aux ailes éployées -, la sprinteuse américaine Florence Griffith et la jamaïcaine Marlène Ottey, ou encore la gymnaste russe Lyudmilla Turishcheva.*

*\*Xavier Grall n'est pas gentil avec nos cousines germanes : les lanceuses de poids de toute nationalité sont en général massives et ... kolossales ; dans cette discipline, la corpulence n'est pas une spécialité prussienne !*





Beauté perdue comme une graine, livrée aux vents, aux orages, ne faisant nul bruit, souvent perdue, toujours détruite ; mais elle persiste à fleurir, au hasard, ici, là, nourrie par l'ombre, par la terre funèbre, accueillie par la profondeur. Légère, frêle, presque invisible, apparemment sans force exposée, abandonnée, livrée, obéissante elle se lie à la chose lourde, immobile ; et une fleur s'ouvre au versant des montagnes. Cela est. Cela persiste contre le bruit, la sottise, tenace parmi le sang et la malédiction, dans la vie impossible à assumer, à vivre ; ainsi, l'esprit circule en dépit de tout, et nécessairement dérisoire, non payé, non probant. Ainsi faut-il poursuivre, disséminer, risquer des mots, leur donner juste le poids voulu, ne jamais cesser jusqu'à la fin - contre, toujours contre soi et le monde, avant d'en arriver à dépasser l'opposition, justement à travers les mots - qui passent la limite, le mur, qui traversent, franchissent, ouvrent, et finalement parfois triomphent en parfum, en couleur - un instant seulement, un instant. A cela du moins je me raccroche, disant ce presque rien, ou disant seulement que je vais le dire, ce qui est encore un mouvement positif, meilleur que l'immobilité ou le mouvement de recul, de refus, de reniement. Le feu, le coq, l'aube : saint Pierre. De cela je me souviens. A la fin de la nuit, quand le feu brûle encore dans la chambre, et dehors se lève le jour et le coq chante, comme le chant même du feu s'arrachant à la nuit, « Et il pleura amèrement. » Feu et larmes, aube et larmes.

*Philippe Jaccottet dans La semaison ( notes de carnet )*

J'écris, c'est une façon de ne rien faire. Je me tais. Je regarde ce qui s'en va vers le noir. Comment aller dans la fadeur de toute langue, dans la nuit de chaque jour ? Une aide parfois survient. Elle vient à notre insu, comme à l'insu de ce qui la prodigue. Elle nous est donnée par la beauté qui passe et meurt dans le passage. Comme un espace ouvert par la foudre. Comme une île de lumière au milieu des eaux noires. Nous n'aurons jamais d'autre secours que celui-là, que cette beauté qui nous éclaire en nous précipitant dans une nuit plus grande encore. J'écris, je ne fais rien. J'aime cette vie-là, pauvre en événements. Ce retrait fait place nette, et ce qui peut sembler austère n'est que la disposition de toutes choses - pensées, fruits et encre - en vue de la plus grande abondance qui soit. Je bois un café, pour la brûlure de la tasse entre les doigts. Je regarde une peinture, pour le silence. J'attends, mais ce n'est pas pour attendre. Je me tais, je ne fais rien, et dans ce rien d'une soirée, j'apprends lentement à nommer ce qui me comble et m'échappe : l'émerveillement d'une petite feuille verte, égarée dans la crue des lumières.

*Christian Bobin dans Le Huitième jour de la semaine.*

*Aube miraculeuse*

Aube radieuse au plein été  
Couleurs d'un paradis sans forfanterie  
Du bleu des verts l'or du soleil sur le feuillage  
Qu'un vent tiède fait bruisser  
Un croissant de lune pâle  
Discrète désemparée comme si elle regrettait  
De devoir m'abandonner  
Des oiseaux chantent le bonheur d'exister  
Au naturel écoliers buissonniers  
Des papillons jaunes divaguent innocemment  
Rien ne leur pèse ils habitent une éternité  
Que l'éphémère ne saurait endeuiller  
Sur l'étang nénuphars roses et blancs  
Rien ne leur coûte de se pavaner  
Moi ça me coûte d'exister  
De ce paradis je suis le créateur  
Peintre chorégraphe musicien du bonheur  
C'est lourd pour un seul cœur  
Aube miraculeuse d'un été  
Qui peut-être sera mon dernier

*Denis Tillinac dans Sur le pont des regrets*

*Merci Yvonne ( clin d'œil )*

# MES POETES DE COEUR

## ***Le paysage dans la poésie de Jean-Vincent Verdonnet***

***Présentation faite lors de la remise du Prix Verdonnet à Vétraz-Monthoux, le 29 octobre 2022.***

*Pour entrer dans la poésie de Jean-Vincent Verdonnet, il peut être intéressant d'observer les citations qu'il place en exergue de ses recueils. Ainsi ce passage de Jean Joubert en tête de « Dernier fagot » : « J'ai toujours pensé qu'un lien secret unit l'homme au paysage... Ce qu'il recherche est imprescriptible, une complicité, un épanouissement, une osmose, quelquefois sa mort. » Je ne développerai pas les différents éléments de cette citation, mais il est vrai que le paysage est à la source d'une grande partie de la poésie de Verdonnet et l'on peut effectivement parler d'« osmose » lorsqu'il écrit :*

***L'orgue du monde ne joue  
que si le monde souffle en toi***

*ou encore ce poème tiré du recueil « Le fugitif éclat de l'être »*

***Entre lumière et clair obscur  
C'est le brin d'herbe qui palpite  
l'ardoise apprivoisée d'un toit  
le frisson d'eau  
cette pierre  
En eux quelque chose s'anime de toi-même part inconnue  
Elle attendait que tu la voies***

*Ce lien , cette osmose, entre le poète et la nature s'est tissé dès l'enfance, comme il le dit dans cet autre poème tiré de « Droit d'asile ».*

***L'étang n'a pas pris une ride  
Voici le gamin que tu fus  
Entre ses pieds et les racines  
d'un saule l'échange reprend  
Il n'y a pas de fin d'un règne à l'autre***

*Deux autres citations placées en exergue du recueil «Ce battement de la parole » ; la première du poète mauricien Malcolm de Chazal : « Je donne à toute forme de vie corps et visage humains afin de lui faire révéler son secret » ; la seconde de Jean Mambrino : « De même que les choses ont une âme, les esprits sont irrigués par les sèves et les sucs de la terre. ». Pour le poète la nature est donc un être vivant pourvu d'une âme qui nous parle et qu'il peut interroger pour en connaître les secrets. Première strophe d'un poème tiré de « Jours déchaux ».*

**Quel sens peut être retenu  
de la lecture de ce monde  
de la poussière des messages dont le ciel étoilé fourmille**

*Du même recueil*

**Hier s'est éveillé le monde  
parmi les trésors d'une enfance  
et c'est le coucou comme alors  
qui saupoudre au fond de ce bois  
l'aile maternelle du soir  
Un rire qu'on n'attendait plus  
grelotte dans le galetas  
Tu veux encore interroger  
ce frémissement dans les arbres  
qui ne t'aura jamais lassé  
il ressemble à la mer là-bas  
la première fois qu'on l'entend  
Prodigue de retour après  
les rencontres et les épreuves  
tu sais que tu repartiras  
vers l'aube ou vagit la présence  
la transparence qui dépouille  
et s'annonce au loin sur les eaux**

*Tiré du recueil « le fugitif éclat de l'être » :*

**Toute la campagne à l'écoute  
de ce que dit en s'égouttant  
au large du temps une branche  
sur fond de ciel sombre en dérive  
au déclin d'octobre et du jour  
quand luit parfois l'étain de l'Arve  
courrier de l'arrière-saison**

*Du même recueil :*

**L'épervier qu'affamait le bleu  
est lourd du soleil qui succombe  
Quand l'ombre et l'eau se rejoindront  
sur le sable et le feu des lèvres  
la boule de cristal du chant  
d'un merle dira l'avenir**

*Au religieux déchaux qui s'interroge:*

**De très loin à sa longue attente  
c'est l'or du tremble qui répond  
d'une manière imperceptible**

*Et ce texte court:*

**Le miracle initiant ta quête  
serait que le soleil te parle  
comme il le fait à un ruisseau**

*Une branche, la rivière d'Arve, le chant du merle, le tremble, le soleil parlent ; la nature parle et le poète l'interroge dans l'espoir qu'elle délivrera son secret. Or le terme « secret » a la même origine que l'adjectif « sacré » et cette observation m'amène à évoquer la dimension mystique de la poésie de Jean-Vincent Verdonnet. Est sacré ce qui est secret, ce que l'on ne peut toucher, ce que l'on ne peut voir, ce qui pour nous reste mystérieux ; or la poésie de Verdonnet met précisément en évidence le mystère ; ainsi ce poème évoquant le Léman.*

**Des mains agitent encore  
leurs rameaux de rêve dans la gravitation  
d'un jour à circoncire  
L'aube lisse ses orbes nouveau-nés  
au flanc des barques  
pressant des ondes  
qu'elles ne sauraient posséder  
Impalpable une transhumance  
et la quête mais de quel graal  
élargissent à l'infini  
les premiers cris de la mouette**

*Dans « Droit d'asile » :*  
**Lorsque s'obscurcit le couchant  
à l'être s'entrouvre l'immense  
Le mystère prend sa revanche**



*Le mystère peut prendre, comme chez d'autres poètes qui suivent une démarche similaire, l'apparence de ce qu'il appelle, faute d'autre mot sans doute, « l'invisible ». Trois textes tirés du recueil intitulé « Le fugitif éclat de l'être » :*

**Avant que les heures ne versent  
en un long charroi de senteurs  
aux ornières du crépuscule  
de tout ce qui vint et s'en va  
des gestes qui se perpétuent  
du repos qui n'existe guère  
des souffles qui passent encore  
sur les friches de la mémoire  
une étincelle de beauté  
se ressourçant à cette terre  
a dit le lien avec l'ici  
que ne saurait rompre la mort  
L'invisible qui te pénètre  
et son mutisme ont-ils un nom  
et dans le fond de quel abîme  
Quelle chair vêtirait ces ombres  
Dont l'effroi revient puis se perd**

**Tourne la noria du ciel  
gorgé d'ocre et de violet  
Quel invisible errant approche  
faisant choir les fruits les plus mûrs  
et marque silence et instant  
de son empreinte indélébile**

**Braise et parole se font rares  
le temps chaque jour plus étroit  
menant du doute à l'espérance  
Mais dans le champ de la lumière  
l'invisible est parfois si proche  
qu'il peut transfigurer nos ruines**

*La première strophe d'un poème tiré de « Ce battement de la parole » :*

**Septembre achève son périple  
il range le sextant les cartes  
A chacun de ses mouvements  
la feuille répète inlassable  
l'empreinte qu'une main laissa  
sur le carreau de l'invisible**

*J'observe que parfois Verdonnet utilise d'autres mots comme « l'indicible » ou l'immense ». Le secret, le sacré c'est le mystère, l'invisible, mais c'est aussi l'immense et l'immense pleinement élargi c'est l'éternité, un thème constant dans sa poésie.. Ainsi dans une autre évocation du Léman : « Léman nocturne ».*

**Dans l'eau du lac, cette lueur  
elle insiste pour te convaincre  
qu'une dérive t'associe  
à son dessein de découverte  
des lieux que hante l'éternel  
dans son incessant va et vient  
d'une rive à l'autre du temps  
trouant l'espace qu'indiffère  
cet inlassable empiètement  
sur son royaume indivisible**

*L'éternité également dans ce tableau rapporté d'Ecosse :*

**Dominé par la cathédrale un cloître  
et ses tombes pérennes  
Tissé de la laine du temps  
le songe lent d'une rivière  
une pelouse douce au pied  
des arbres dont la majesté  
a pour confident le grand âge  
Le temps s'attarde dans l'enceinte  
avec tant de complicité  
que l'esprit insensiblement  
à travers un chant de chorale  
accède à cette entrevision  
d'une éternité rencontrée  
au cœur battant du paysage**

*Le paysage est donc bien au cœur de la poésie de Jean-Vincent Verdonnet ; mais ce n'est pas un simple décor, encore moins la peinture d'une nature morte. La nature est vivante et lorsque le poète l'interroge pour en connaître les secrets, c'est sur soi-même, et par son intermédiaire, sur nous-mêmes qu'il s'interroge, puisque pour reprendre la citation de Jean Joubert « un lien secret unit l'homme au paysage ».*

*Marcel Maillet*

*Autres textes de Jean-Vincent Verdonnet*

**Le crépuscule sur la rive  
a voulu prolonger sa halte  
mais le gué se fait plus étroit  
qu'emprunte yeux bandés la durée**

**A regret cette heure abandonne  
un grain où l'éternité germe,  
sa parcelle de vérité  
sous le ciel qu'assombrit l'orage  
dévoilant son dernier complot**

**Une voix derrière les choses  
ou plutôt un souffle voudrait  
que ne se creuse plus l'absence  
Quelles épaves  
laisse un naufrage  
d'instant qui n'ont rien révélé**

**De la nuit dont tu vins à celle  
où torche en main Caron t'attend  
  
qui sait ce qui t'aura guidé**

\*\*\*

Les épaules du Rhône emportent  
le poids du siècle un requiem  
La voix des eaux parviendrait-elle  
à ceux qui n'ont plus d'exigences  
mais dont l'oreille peut entendre  
à travers le granit des tombes  
l'appel renouvelé des larmes

Dans les allées

                  qui donc s'attarde  
Le choral des oiseaux se tait  
avec la grille qui naguère  
éveillait en l'aubier du cœur  
cet instinct fou d'une évasion  
de soi-même pour se survivre

Tu sais qu'il est vain d'espérer  
la résurrection d'un éden  
son mirage n'offre pas même  
l'or des ailes d'un papillon

Jusqu'à quand auras-tu l'usage  
de ces mots où ne se retrouve  
que sang à l'encre mélangé

\*\*\*

Vacillant au soir de la vie  
comme un charme sous le vent dur  
de la tempête galopant  
au-dessus des toits de jadis  
il te reste le souvenir  
des notes limpides du merle  
à chaque aube dans le jardin  
où rêve invisible celui  
qui revient comme un lent refrain  
sur son parcours d'apaisement

*Jean Vincent Verdonnet*

# RÉFLEXIONS SUR LA POÉSIE

R

*Le livre de Bourbon-Busset « La nature est un talisman » se présente comme un journal alimenté par les réflexions que suscitent les événements du quotidien. Certaines touchent à l'art et à la poésie ; l'une d'entre elles a plus particulièrement retenu mon attention : « Parmi les artistes, il y a ceux qui cherchent l'effet, ceux qui cherchent un certain effet, ceux qui cherchent pour chercher, ceux qui cherchent pour trouver ».*

*Si je limite cette réflexion au strict domaine de la poésie, seule la troisième de ces quatre catégories me paraît pertinente.*

*Le poète qui chercherait « l'effet » ou « un certain effet » se détournerait, me semble-t-il, de l'un des objectifs essentiels de la poésie : la recherche du vrai. Dans deux des affirmations rapportées ci-dessus (voir l'édito) Cassingéna-Trévedy insiste sur « le soin » que met le poète « à ne rien dire qui ne soit exact ». Le poète cherche le mot juste qui lui permet d'être vrai. La recherche de l'effet me semble l'exact contraire de cette priorité accordée à la justesse. Certes l'effet donne du brillant à l'expression mais il tue le vrai.*

*Je ne crois pas non plus que le poète cherche pour trouver. C'est l'apanage du chercheur, du savant que de chercher pour trouver. C'est en allant de découverte en découverte que les savants font progresser la science dans ses divers domaines. Or la quête du poète se situe hors du domaine scientifique. Il s'agit d'une quête spirituelle, d'une quête d'absolu. Et le poète sait qu'il n'atteindra jamais cet objectif. Dans sa lettre à Demeny datée du 15 mai 1871 Rimbaud affirme que le poète « se fait voyant » et qu'il devient « le suprême Savant ». Mais, quatre ans plus tard, après avoir remis à Verlaine le manuscrit des « Illuminations », en 1875 - il a vingt ans -, il n'écrit plus et ne parlera plus de poésie. Ne serait-ce pas qu'il s'était trompé de diagnostic ?*

*La quête du poète est une quête sans issue et il le sait C'est son honneur que de « chercher pour chercher ».*

*La brume ce matin nous impose  
le maintenant et l'ici  
Elle installe l'immobilité des heures  
l'éternité de l'instant  
- la seule qui nous soit donnée -  
et l'éphémère des choses quotidiennes*

*C'est le temps d'entrer en patience  
de se mettre en attente du secret  
- le plaisir de l'attente -  
dont tu pressens pourtant  
que jamais tu ne sauras le décrypter*

*Maillet Marcel*

# PAGES DE MES AMIS POETES





*Le « prix de poésie Jean- Vincent Verdonnet » organisé par la Société des Auteurs Savoyards et Le Cercle des Poètes Retrouvés a été remis le 29 octobre 2022 à Vétraz-Monthoux .*

*Le 1er prix de poésie classique a été attribué à Monique-Marie Ihry.  
Deux textes de MM Ihry.*

### ***Le ciel indifférent***

**Indifférent, le ciel se moquait de la guerre  
Contrainte par le joug d'un grand cœur barbelé.  
Sur le Danube en feu : le soir démantelé.  
L'hiver règne en Ukraine, il n'est point de naguère...**

**Dans l'horizon flétri tel un vieux reliquaire  
Rongé par les cirons, l'étoile a chancelé  
Se frayant un passage en l'éther morcelé  
Par un torrent d'obus, dans un envol précaire.**

**Sur le Pickuy\*, l'écho d'un long gémissement...  
De valeureux soldats, leur lutte... atrocement...  
Dans leur cœur dissipé : le cri d'une victoire !**

**Des femmes, des enfants, dans les trains fugitifs  
S'enfuyaient de concert vers des lieux relatifs,  
Espérant contenir le brasier de l'Histoire...**

*\* montagne d'Ukraine*

## *Un joyau sur mon cœur*

Une larme d'évade et coule sans tabou.  
J'imagine ta main la gommant, douce et sage.  
La perle, lentement, tombe sur mon corsage,  
brillante, elle apparaît tel un bijou.

Etouffant la douleur éclore au nid de l'âme,  
Je te suppose là, lové contre mon sein,  
Composant un verset de tendresse à dessein,  
Modulant ce chagrin qui se fane et se pâme...

Cependant, je péris d'un excès de langueur,  
D'un puissant vague à l'âme adoubé de détresse,  
Mais tu viens me rejoindre et ta délicatesse  
Opère comme un baume, un joyau sur mon cœur ...

*Monique Marie Ihry*

*Le 1er prix de poésie libre a été attribué à Jean-Philippe Strobel.*

*Ci-dessous deux textes tirés de son recueil « D'un caillou à l'autre sur les chemins de Compostelle et d'ailleurs »*

## **Traces**

**Dans la boue fraîche du chemin  
Un homme est passé ce matin**

**Voici l'empreinte d'un marcheur :  
On lit une marque à l'envers  
Moulée dans le gros caoutchouc  
De la semelle à lourdes côtes ;  
Quelqu'un m'a précédé ici.  
Il n'est pas loin devant, sans doute  
Cette silhouette incertaine  
Tremblant là-bas sur l'horizon ?**

**Dans la boue fraîche du chemin  
Un homme est passé ce matin**

**Voici des cailloux déplacés  
Par on ne sait quel pas pressé  
Traçant sa route à coups de pieds.  
Est-ce un ami que j'ai manqué ?  
Peut-être et-il passé lundi,  
Pourrai-je encore le rejoindre ?  
Et si l'on a le même but  
Le saluerai-je mieux là-bas ?**

**Dans la boue fraîche du chemin  
Un homme est passé ce matin.**

**Voici encore d'autres traces  
Bien embouties, ou bien légères ;  
la terre foulée, piétinée  
Supporte tous ces témoignages.  
Terre qui conserve en mémoire  
La foule humaine qui chemine,  
Est-ce qu'un pied posé ici  
Crée du bonheur ailleurs sur terre ?**

...

Dans la boue fraîche du chemin  
Un homme est passé ce matin.

Les gens d'Apollo sur la lune  
Ont eux aussi gravé leurs pas  
Mais solitaires, permanents,  
Ils ne nous mènent nulle part.  
Sur terre au moins dans la poussière  
C'est l'humanité qui s'imprime  
Et ne laisse jamais tout seul  
Le pauvre voyageur perdu.

Dans la boue fraîche du chemin  
Un homme est passé ce matin.

Multitude toujours en route,  
Sans s'arrêter, sans se lasser  
Sous le regard clair du soleil  
Progresses en forçant son destin.  
Et moi j'avance entre ces marques  
Toutes tournées vers l'infini.  
Dans les débris du temps qui passe  
Mes deux pieds laisseront-ils trace ?

Dans la boue fraîche du chemin  
Je m'en vais marcher ce matin.

\*\*\*

## *Me voici de retour*

**Me voici de retour**

**Apprendre un chemin qui vaut le départ, qui mène vers  
un meilleur ailleurs**

**Apprendre l'essentiel et le superflu, conserver l'un,  
abandonner l'autre**

**Saluer la beauté dans l'œuvre des hommes**

**Découvrir des gens que l'on n'aurait jamais rencontrés**

**Ecouter des langues que l'on n'a jamais entendues**

**Aimer le bord de la route, les paumés, les victimes**

**Au-delà des apparences, chercher la réalité cachée**

**Savourer la musique qui naît d'une rencontre**

**Offrir sa souffrance en prière à ceux qu'on aime**

**Accepter l'imprévu**

**Marcher les yeux fermés jusqu'à tomber**

**Résister à l'envoûtement de la montagne**

**Découvrir l'austérité et l'humilité**

**Partager avec ses frères humains**

**Par tant de respect et tant de gratitude, trouver son**

**chemin, son propre enrichissement, la propre guérison  
de ses secrètes blessures**

**Tout endurer, tout supporter**

**Repousser toute les limites**

**Atteindre le bonheur sans s'attarder au plaisir**

**J'ai appris tout cela**

**Me voici de retour**

**Une autre vie commence**

**A moi d'œuvrer**

**Et maintenant écoutez-moi me taire**

Jacques-Philippe Strobel me pardonnera une petite digression. Son recueil s'inscrit dans la longue liste des livres dans lesquels, au cours des siècles, des marcheurs, depuis Aimery Picaud et son « guide du pèlerin », ont rapporté leur pérégrination vers Compostelle. De « Priez pour nous à Compostelle » de Barret et Gurgand, à « En si bon chemin vers Compostelle » de mon ami Léo Gantelet, en passant par « Les mille étoiles de Compostelle » de Henri Vincenot, j'en ai lu plusieurs avec intérêt et ... avec plaisir. Deux de ces livres pourtant m'ont inspiré quelques réserves : « Le pèlerin de Compostelle » de Paolo Coelho et « Immortelle randonnée » de Jean-Christophe Rufin.

Le pèlerin de Coelho - son livre est un roman - termine son cheminement... en car ! Les bras m'en tombent. Comment quelqu'un qui a parcouru à pied mille kilomètres peut-il monter dans un car quand il est tout près du but ? Je prends à témoin mes amis marcheurs, Léo, Denise, Marie-Mad.... Aurai-ils accepté de monter dans un car pour effectuer les derniers kilomètres du chemin ? Je le crois psychologiquement impossible.

Je ne pardonne pas à Jean-Christophe Rufin ses commentaires concernant les pèlerins cyclistes. « ...les pèlerins appartiennent à deux catégories qui ne communiquent guère : les marcheurs et les cyclistes. On reconnaît ces derniers à leur maillot. Ils portent parfois jusque dans les bureaux leurs bizarres chaussures à cale-pied. Ils sont bronzés, épilés et arborent sur le front des lunettes profilées. En les voyant à côté du marcheur au long cours, souvent hirsute et déguenillé, on a l'impression d'assister à la rencontre de Jean Valjean avec Alberto Contador . » ( p.264 de l'édition de poche )  
Le maillot, les chaussures à cale-pied : monsieur Rufin ne trouve probablement pas anormal , lorsqu'il pratique l'alpinisme, de porter vêtements et chaussures convenant à cette discipline. Avec trois compagnons, nous avons parcouru à vélo les 1800 kilomètres de route qui d'Annemasse à Compostelle suivent le camino frances. Nous étions bronzés. Les marcheurs le sont aussi. Nous n'étions pas épilés. Nous ne portions pas des lunettes profilées. Nous ne nous prenions pas pour Contador. Le modeste cycliste qui a franchi les monts d'Auvergne, les cols pyrénéens et les ports de Gallice connaît ses limites et ne se prend pas pour Contador. J'ajoute que nous avons rencontré quelques marcheurs ; ils n'étaient ni hirsutes ni déguenillés et aucun ne nous a rappelé, en quoi que ce soit, la figure de Jean Valjean.

**MES PAGES**



*Les textes ci-dessous sont tirés du recueil « J'irai jusqu'à cette échancrure », prix d'Estieugues 2023*

**La lumière déchiffre une à une  
chaque feuille de la scolopendre  
A l'écart de la sente  
le sous-bois dissimule des lueurs d'ombre  
et la fougère initie le questionnement**

**Sur le lac**

**A l'avant de chaque vague  
brûlent des poussières d'énigme  
que la mouette enlève d'un battu d'aile**

**Dans les combes de l'âme  
s'installe le bief d'une mélancolie  
que n'apaiseront  
ni l'ossuaire des galets blancs  
ni l'indifférence de la falaise**

*Meillerie Sentiers des bacounis*

\*\*\*

**Pour quel cérémonial  
quel sacrifice  
la hache falquée de l'hirondelle ?**

**Pour quelle célébration  
de quelle haute geste  
le lent tournoi de la buse bondrée  
dans un ciel ensemencé d'oiseaux ?**

\*\*\*



Dans cet espace étroit  
entre la stèle de l'églantier  
et le mur dressé de pierres sèches  
l'impression d'une présence  
qui tremble  
d'une immobile palpitation

et qui s'effacera  
sans laisser trace autre que dans l'âme  
cette émotion qui rebat les cartes  
et se contentera désormais  
du parfum d'une fleur  
ou du chant de la mésange bleue  
à la fenêtre de l'érable

\*\*\*

Une lumière grise  
élargit le lac à l'infini  
accueillant une mélancolie  
que rythme le clapotis mélodieux de la vague  
aux galets de la rive

Ailes en croix sur la roche erratique  
le cormoran  
Il signe  
l'étrange beauté de l'instant  
l'heure  
en attente de l'éternel

\*\*\*

**Il a mis son âme  
à l'abri de la mélancolie**

**Il veut désormais ne menuiser que le désir**

**Il en recueillera la blessure  
et les prémices de la joie**

**\*\*\***

**Une lumière dorée  
ruisselait entre les fûts  
Le diamant de l'instant  
brillait dans l'écrin du silence**

**Il allait à la rencontre de l'invisible  
afin de préparer son âme à l'au-delà  
Il savait que de toujours  
étrangère au temps mesuré  
elle appartient à l'éternité**

**Hautes vestales de verdure  
les fougères berçaient le vent  
Les tavelures du soleil marquetaient  
le tapis des feuilles mortes**

***Marcel Maillet***



**B**ernard **M**  
graphisme